

12 juillet 2022

Toute la journée, le jeune mâle en rut avait tourné en rond, marquant son territoire au sud de la piste 214 qui relie la dune du Pilat au Zoo du Bassin d'Arcachon. Il avait consciencieusement déposé les sécrétions de ses glandes frontales sur les troncs de jeunes arbres, dans l'espoir d'attirer une femelle.

À la tombée du jour, une odeur l'arrêta. Une chevrette avait traversé son domaine. Elle se dirigeait droit vers le nord, ne semblant montrer aucun attrait pour son parfum masculin. Vexé, il décida de la suivre, puis de la séduire. La jeunesse autorise toutes les audaces !

Toutes ou presque ; car la femelle s'était autorisée à traverser la piste en plein jour, au risque de s'exposer à un braconnier ou au heurt d'une voiture. Fallait-il qu'il y eût un concurrent beaucoup plus séduisant dans cette partie nord de la forêt ? Prudent, le chevreuil décida d'attendre la nuit avant de s'aventurer sur le découvert de la route.

Il se tapit dans les fourrés à une dizaine de mètres de la piste et compta les heures et les véhicules. Les véhicules surtout, certains pétaradant et exhalant une fumée nauséabonde, d'autres presque silencieux et sans odeur, mais sans doute plus dangereux car plus furtifs.

Son territoire joutant la route, le jeune mâle savait que, bruyants ou pas, tous ces engins de malheur traversaient la nuit en projetant la lumière devant eux. Et celle-ci, à travers les arbres, portait loin. L'absence d'éclairage de la route signifiait donc qu'on pouvait la traverser en sécurité.

Le jour déclinait. Les automobiles se faisaient de plus en plus rares. Gagné par l'impatience, le chevreuil s'apprêtait à bondir pour traverser lorsque l'horizon s'éclaira derrière la butte la plus proche. Poussées par le vent, les vibrations de

la pétarade d'un moteur vinrent chatouiller ses oreilles. L'animal se recroquevilla, attendant que le véhicule termine son approche et s'éloigne.

Soudain, comme si une main invisible avait arrêté le véhicule, bruit et lumière s'éteignirent. La nuit et le silence se prolongèrent une minute ou deux. Brusquement, le ciel sembla s'embraser, et avec lui, après quelques dizaines secondes, la cime des grands pins.

Au volant de son antique camionnette, le père Dubrus rentrait chez lui par la piste 214, le plus court chemin jusqu'à son logis. Il avait passé la soirée, pour une fois une bonne soirée, avec son fils, l'épicier du camping de la Salie, entre l'océan et la forêt usagère de La Teste-de-Buch. Ils ne s'étaient pas embrouillés à propos de politique et de protection de la forêt ; ils avaient évité le sujet.

Le conducteur, qui possédait lui-même quelques arpents de forêts, défendait le droit des propriétaires à gérer leur bien comme ils l'entendaient. Son cadet, récemment converti à l'écologie politique, mettait en avant la défense du bien commun. Ce soir, ils s'étaient contentés de boire un canon de trop en fêtant un été qui s'annonçait chaud et sec, favorable au tourisme et à son économie...

Sous le capot, la batterie délivrait toute la puissance qu'elle pouvait encore pour exciter le moteur, faire tourner le ventilateur et éclairer la route. La température caniculaire n'aidait pas – à près de vingt-trois heures, le thermomètre affichait encore 38°C au pied la grande dune.

Le véhicule attaqua une côte que toute automobile moderne aurait jugée insignifiante. Mais le moteur de la guimbarde s'essouffait vite. Le père Dubrus vit son allure chuter jusqu'à peine trente kilomètres par heure. Le souffle d'air lié à la vitesse de déplacement ne parvenait plus à compléter le travail d'un ventilateur devenu asthmatique ; le moteur chauffait !

Le voyant rouge signalant la surchauffe n'eut pas le temps de s'allumer. Sous la pression d'une huile presque bouillante, une durite céda. Le jet brûlant

arrosa les vieux câbles du circuit électrique, provoquant un court-circuit et une gerbe d'étincelles. Les isolants plastiques, durcis par le temps, fumèrent, signe d'un début de combustion lente....

Privé d'allumage, le moteur s'arrêta instantanément, comme les phares qu'aucun courant électrique n'alimentait plus. Sur sa lancée, la camionnette parcourut encore quelques mètres avant de s'immobiliser parmi les fougères desséchées du bas-côté.

Le père Dubrus n'y croyait pas : sa camionnette d'à peine vingt ans, qui ne lui avait jamais fait faux bond, le lâcherait là ? Après une minute de stupeur, armé de la lampe torche qui ne quittait jamais la boîte à gants et dont les piles rendaient leur dernier souffle, il se décida à soulever le capot.

L'air plus frais des sous-bois s'engouffra dans le compartiment moteur, ravivant les braises des câbles. L'huile surchauffée, qui s'égoûtait sur le sol, s'enflamma immédiatement. Les herbes sèches s'empressèrent de se mêler au départ d'incendie. En quelques secondes la camionnette fut entourée de flammes.

Le père Dubrus ne dût sa vie sauve qu'au réflexe qui le fit braver son arthrite et se réfugier en clopinant de l'autre côté de la piste ; par chance le vent soufflait alors dans l'autre sens. Seule sa casquette n'y survécut pas.

Quelques dizaines de secondes plus tard la cime des pins les plus proches s'embrasait.

Dès qu'il fut informé de l'appel du père Dubrus, le lieutenant de permanence des pompiers de La Teste-de-Buch comprit que la situation était grave. Deux camions-citernes basés près de la dune du Pilat étaient déjà partis sur site, mais avec la chaleur caniculaire et les vents tourbillonnants, il faudrait un gros coup de chance pour que leur intervention suffise.

Selon le plan prévu, l'officier mobilisa sur le départ de feu toutes les ressources disponibles, ne conservant sous le coude que les quelques forces nécessaires à une éventuelle autre urgence dans l'agglomération. Il alerta ensuite la préfecture, où une cellule de crise était déjà en place pour diriger le combat contre l'incendie de Landiras, au sud de Bordeaux, qui s'était déclaré en milieu d'après-midi.

Les autorités préfectorales décidèrent d'étoffer le dispositif de crise en place et de lui confier le pilotage politique des opérations sur les deux fronts de sinistre. Pour l'heure, rien ne permettait d'affirmer que les incendies ne seraient pas maîtrisés rapidement. Mais beaucoup en doutaient... La préfète avait d'ailleurs commencé à sonder les départements voisins pour préparer les renforts qui pourraient être envoyés en Gironde. Si besoin, des bases de pilotage opérationnelles seraient installées dès le lendemain matin en zones sûres, au plus près des feux.

La base aérienne de Cazaux, située à quelques kilomètres du départ de feu de La Teste-de-Buch, fut alertée. Il fallait qu'elle se prépare à une éventuelle défense contre les flammes. Si ses dépôts d'armes et de carburants étaient atteints par les flammes, ce serait la catastrophe !

L'événement était inédit dans l'histoire de l'enclave militaire. Elle n'existait évidemment pas encore lors du précédent incendie de forêt d'importance à proximité, au XIXème siècle !

Privilégiant la prévention, Le Colonel commandant la base dépêcha un petit avion de reconnaissance. Quand celui-ci survola l'incendie, vers deux heures du matin, le pilote et son passager n'avaient pas besoin d'équipements de vision nocturne pour évaluer l'ampleur du problème. L'incendie avançait en triangle, la base le long de la piste 214, la pointe opposée se dirigeant vers le village de Cazaux, poussée par une bonne brise de Nord-Ouest. Les côtés du triangle se mesuraient déjà en centaines de mètres. Et les bombardiers d'eau ne pourraient pas intervenir avant le lever du jour...

À deux ans et quelques mois, le jeune mâle n'avait jamais été confronté au feu. Il hésitait entre l'appel des hormones et la curiosité : poursuivre la chevrette ou aller observer ce phénomène étrange qui éclairait le ciel à la tombée de la nuit ? La femelle ne s'était pas montrée intéressée par ses marquages, alors à quoi bon se lancer dans une poursuite, puis une course sans doute perdue d'avance ? La curiosité l'emporta.

Dans l'abri des hautes fougères, d'un pas prudent, l'animal longeait la route en direction de ce qui ressemblait, pour lui, à une lune incandescente. La température ambiante s'élevait progressivement. La brise, qui fouettait son flanc droit, ne lui apportait aucune autre senteur que celles de la pinède au crépuscule. Soudain, alors qu'il approchait du sommet de la butte, un coup de vent le prit de face. Des myriades d'étoiles semblèrent tomber du ciel, instantanément. À deux ou trois cents mètres de lui, un mur de lumière s'éleva, un souffle brûlant s'abattit sur lui, une odeur âcre envahit ses naseaux.

Pris de panique, le chevreuil fit volte-face et partit au grand galop. Il ne s'arrêta qu'à bout de souffle, un bon kilomètre plus loin, et se blottit sous un amas de ronces. En tremblant, il observait un nouveau soleil éclairer la forêt, un astre qui ne semblait pas vouloir s'éteindre derrière l'horizon.

Après l'adrénaline de la peur et de la fuite, l'instinct de survie et l'instinct grégaire reprirent le contrôle. Il y avait danger ; un danger inconnu et indéfinissable, mais un danger bien réel. Il fallait prévenir la famille et l'éloigner au plus vite.

Les proches du jeune mâle, c'étaient d'abord sa mère, une chevrette d'une dizaine d'années, et sa dernière portée, trois chevrollards d'à peine deux mois. Ils étaient accompagnés d'une jeune sœur, une chevrette de quatorze mois, encore immature. Ces cinq-là avaient installé leurs quartiers autour du lieu-dit Esparbeys, non loin de la route des puits de pétrole. À proximité errait un frère cadet, un brocard repoussé par la mère au début du printemps.

Le jeune mâle avait eu une sœur de son âge. Trop naïve, elle était tombée sous les balles d'un chasseur l'automne dernier.

Très expérimentée, la mère avait choisi son territoire pour une nourriture abondante, comme c'était le cas un peu partout dans la forêt de La Teste, mais également parce que les points bas assuraient une eau quasi permanente, et enfin parce que la présence humaine autour des puits de pétrole éloignait les sangliers.

En cas de grande sécheresse, le Craste de Nezer, un ru qui remontait de Cazaux vers le nord, offrait une solution pour s'abreuver. Au pire, un peu plus loin, En prenant le risque de s'approcher des habitations des humains ou de perdre du temps à les contourner, l'étang lui-même et ses rives verdoyantes offraient abondance de nourriture et d'eau.

Ce bout de forêt présentait donc de nombreux avantages, mais cette nuit un inconvénient majeur : l'incendie filait droit vers lui !

Il fallut moins de deux heures au jeune mâle pour rassembler la tribu. Il savait où la mère et ses petits avaient l'habitude de passer la nuit. Avant de les réveiller, il avait fait le tour du territoire, s'arrêtant régulièrement pour appeler son jeune frère d'un aboiement.

Mais comment convaincre d'un danger imminent que l'on ne voit pas ; pas encore... De longues heures furent perdues en vaines palabres, la mère tentée de faire aveuglément confiance à son aîné, le brocard et sa sœur se refusant à prendre sa parole pour argent comptant...

Au petit matin, une saute de vent se chargea de clore les débats ! Un nuage de fumée, que les rayons du soleil levant ne parvenaient pas à transpercer, assombrir le ciel. Une odeur de brûlé, que la mère avait déjà humée près des habitations, se répandit autour d'eux. La température de l'air, encore fraîche sous les frondaisons, s'éleva de quelques degrés. L'incendie était bien là, il

approchait, et la troupe de chevreuils était sous le vent. Il fallait fuir sans plus attendre !

S'enfuir, oui, mais vers où ? D'un signe de tête, l'aîné montra l'est. La mère comprit aussitôt : il espérait ainsi s'éloigner des flammes, qui semblaient descendre vers le sud, et rejoindre le ruisseau où la troupe pourrait s'abreuver. Elle aboya l'ordre et s'engagea dans la direction choisie. Vaincus, les cadets lui emboîtèrent le pas, suivis des trois petits.

Pour les quatre plus âgés, le Craste de Nezer n'était qu'à moins d'une demi-heure de course, malgré le sable et les buissons de fougères et de ronces. Pour les plus jeunes, c'était une autre affaire : ils ne pouvaient courir plus de quelques dizaines de mètres sans s'arrêter pour reprendre haleine ; leur taille ne leur permettait pas de franchir les obstacles en bondissant, il leur fallait les contourner ; ils ne pouvaient marcher toute la journée sans quelques heures de repos et sans hydratation. Il n'était pas non plus question de les laisser trainer à l'arrière : fuyant le feu, les prédateurs, renards et chiens divagants, se faisaient plus nombreux autour d'eux...

La troupe avançait donc vers le ru au rythme lent des plus petits. Elle ne l'atteint que le lendemain, en fin d'après-midi. Le mauvais entretien des parcelles de forêt usagère, qui habituellement contribuait à leur sécurité, avait joué contre eux, les ralentissant considérablement. La sécheresse leur réserva une deuxième mauvaise surprise : le cours d'eau était totalement à sec. Même en grattant le sol du sabot, les plus grands ne virent remonter aucune humidité.

L'incendie dévorait la forêt depuis près de deux jours, avançant vers le sud-est, porté par le vent dominant. L'avant-garde des flammes atteignait la route départementale 112 qui relie le le bourg de La Teste-de-Buch au village de Cazaux qui venait d'être évacué. Des engins de chantier avaient nettoyé et, par endroit, élargi le pare-feu qui devait empêcher le sinistre de traverser l'unique voie permettant aux secours de se déplacer vers le sud.

Une escouade de pompiers défendait à grand-peine le supermarché installé à l'entrée du village. Une rafale de vent d'ouest plus violente que les autres faillit les déborder. Des flammèches volèrent au-dessus de la RD112. Les herbes sèches s'enflammèrent aussitôt, suivies des branches basses des premiers arbres. Heureusement, le coup de vent fut aussi court que violent et les pompiers purent rapidement tuer dans l'œuf cette tentative d'incendier l'est de la route.

Le périmètre du supermarché, défendu avec vaillance par les secours, semblait agir sur le feu comme un rocher au milieu d'un torrent. La voie nord, vers l'est, étant bouchée, le courant de flammes s'était éteint. Aidé par un léger changement d'orientation du vent, le flot d'incendie principal reprit sa route vers le sud

L'y attendait une sorte de défilé, entre le village lui-même et sa base aérienne d'un côté, et de l'autre un nouvel écueil qui se défendrait âprement, les installations pétrolières et leur stock d'or noir. Laisser le feu s'engouffrer là, c'était prendre le risque de le voir accélérer comme dans un rapide et embraser tout Cazaux sans pour autant garantir la sécurité du site industriel.

Les jets d'eau jaillissant des lances des pompiers, aidés par les largages des bombardiers d'eau, agirent comme un barrage infranchissable. L'incendie n'eut d'autre choix que de contourner les réservoirs de pétrole avant de reprendre sa course folle vers le sud.

Le centre de pilotage opérationnel des secours était installé sur l'hippodrome de La Teste-de-Buch, au nord-est de la forêt, à proximité du zoo dont on évacuait les animaux. Camions de commandement, équipés des meilleurs moyens de communication ; immenses tentes militaires d'où l'on pilotait la logistique ; bivouacs installés sur la pelouse au centre de la piste et dans les tribunes ; dortoirs aménagés sous les gradins ; etc. Toute une vie de l'urgence s'y était installée.

Des camionnettes civiles se mêlaient aux véhicules de secours. Elles apportaient des milliers de sandwiches, des tonnes de salades et de fruits, des hectolitres d'eau en bouteille. Plus d'un millier de pompiers se battaient sur le front de l'incendie ; il fallait bien les nourrir, et les commerçants et artisans des villes et bourgs non encore évacués étaient mis à contribution.

Pour le profane, il régnait là un désordre indescriptible. Il n'en était rien ! Chacun savait ce qu'il avait à faire. Ceux qui ne le savaient pas étaient pris en main, encadrés avec rigueur. Une discipline toute militaire régnait, pilotée par l'urgence du combat à mener.

Pour les chevreuils, l'heure était grave. Si les aînés pouvaient encore résister quelques heures en broutant des branchages toujours verts, la mère devait au plus vite s'hydrater copieusement pour continuer à allaiter les trois petits.

Le Craste de Nezer à sec, l'alternative habituelle était de se diriger vers l'étang de Cazaux, au sud. Mais cela représentait encore de longues heures de marche pour les petits. Sans un allaitement d'urgence, ils n'y parviendraient pas.

Restait une solution, plus rapide d'accès mais ô combien plus dangereuse : le canal des Landes, qui permet au trop-plein de l'étang de se déverser dans le bassin d'Arcachon, au port de La Hume. Mais cela signifiait s'aventurer à découvert au milieu des pavillons. Avaient-ils le choix ?

Après avoir attendu que la nuit soit tombée, la tribu s'engagea avec vigilance dans les rues du village. Les aînés ouvraient la marche, tous sens aux aguets. Des odeurs d'humidité titillaient les nasaux des animaux. La soif aidant, ils finirent par oublier toute prudence et se précipitèrent vers le canal. Ils ne savaient pas que tout Cazaux avait été évacué dans l'après-midi.

Après s'être copieusement désaltérés, ils décidèrent de retourner à la lisière de la forêt. Ils retraversèrent le village, très étonnés de ne sentir aucune

présence humaine, de n'entendre aucun aboiement de chien. Ils s'installèrent pour se reposer dans les fourrés non loin de la piste cyclable.

Ils furent réveillés au petit matin par le vacarme des camions de pompiers et des engins de chantier, suivi de près par celui des bombardiers d'eau. La fumée qui irritait leurs yeux et leurs naseaux, l'odeur de bois calciné et l'air brûlant qui les enveloppait le leur confirmèrent : l'incendie déferlait sur eux ! Une seule issue leur tendait les bras : la piste cyclable vers le sud, que plus un seul cycliste n'empruntait.

Contournant les installations pétrolières, l'incendie épargnait le cœur du village et les campings en bordure de forêt. Mais les flammes menaçaient maintenant de submerger les plages et le port de Cazaux, plus au sud. À grand coups de haches, Les pompiers avaient déjà libéré tous les bateaux de leurs amarres, les poussant à l'abri vers le centre du lac.

Les canadiens bombardaient le front des flammes sans parvenir à stopper leur avancée. À terre, les combattants du feu ne se faisaient guère d'illusion. Ils ne pourraient pas protéger toutes les habitations et commerces contre l'incendie. Déjà bien beau s'ils pouvaient protéger tous les copains qui se battaient avec eux. Ils s'étaient préparés à sacrifier les bâtisses coté forêt, les plus vulnérables, pour mieux défendre celles coté lac, un peu abritées derrière le pare-feu que constituait la route.

L'incendie en décida autrement ! Portées par une rafale de vent, aidées par la pente des dunes, des brindilles enflammées s'envolèrent par-dessus le premier rang de maisons, franchirent la route et embrasèrent arbres et constructions entre route et lac. Les pompiers étaient pris à revers. Ils continuèrent à se battre, vaille que vaille. S'ils ne pouvaient plus rien pour défendre la bande de terre entre la route et le lac, la rangée de maison coté forêt restait sous leur protection. Un bombardier d'eau vint opportunément les aider ; certaines habitations seraient peut-être inondées, mais elles étaient sauvées des flammes.

Au bout de quelques heures, cédant aux injonctions du plus gradé, l'escouade de pompiers accepta de se réfugier sur la plage. Ils avaient perdu un ou deux camions et devaient attendre d'être évacués. Aucun d'entre eux ne l'aurait avoué, mais ils étaient fiers, individuellement et collectivement : ils avaient réussi à préserver l'essentiel des constructions du site ; même si certains avaient été incommodés par les fumées ou légèrement brûlés, aucun d'entre eux n'était sérieusement blessé ; ils étaient vivants et prêts à repartir au plus vite au combat.

Parmi les trois faons de la portée, il y avait un mâle et deux femelles. Si ces dernières avaient toujours paru plus fragiles, ce n'était plus le cas. Elles faisaient preuve d'une énergie, d'une résistance, que leurs proches n'avaient pas soupçonnées. Le petit, en revanche, semblait plus vulnérable. Les privations jusqu'au canal des Landes l'avaient mis en difficulté. La bonne tétée et le long repos qui avaient suivi l'avaient requinqué. Mais il s'épuisa rapidement dans la course folle vers le lac sur la piste cyclable. Et comme cela arrive souvent dans ce cas, il se blessa à une patte et commença à trainer en boitillant...

La mort dans l'âme, la mère prit ses responsabilités. D'expérience, elle savait que s'il fallait en sacrifier un pour sauver tous les autres, il ne fallait pas hésiter ; d'autant que le temps était compté !

D'un aboiement, elle répondit aux regards de reproches que lui lançaient les autres membres de la fratrie ; ils avaient compris, désapprouvaient, mais se soumettraient.

De la tête, elle poussa le petit vers le fossé qui séparait la piste cyclable du camping municipal. Au moins aurait-il là un peu d'ombre... Elle lui rafraîchit le museau d'un coup de langue, le regarda droit dans les yeux - elle savait les siens emplis de larmes -, poussa un long cri de désespoir qui tétanisa le faon et s'enfuit en galopant.

La fratrie lui emboita le pas sans un regard vers l'arrière. Seules les petites avaient eu une hésitation. Mais en quelques minutes, elles venaient de s'approprier les centaines d'années d'expérience de leurs ascendantes... Elles suivirent la famille sans un coup d'œil vers le sacrifié.

Hélas, l'incendie leur barrait la route. À droite les arbres brûlaient ; les plus fragiles s'abattaient au travers de la piste. À gauche, les quelques bâtisses, des guinguettes pour la plupart, s'enflammaient comme des fétus de paille. La chaleur devenait insoutenable.

La troupe de chevreuil aurait pu paniquer, hésiter, procrastiner en cherchant la meilleure issue de secours ; le feu les aurait anéantis... Heureusement, l'instinct de survie s'imposa. Sur la gauche, à l'est, la végétation était plus vive, plus verte ; il y avait là de l'eau, le meilleur ennemi du feu, et un peu de fraîcheur. Sans se concerter, ils prirent tous cette direction.

Mais c'était sans compter sur le génie des hommes à barricader leur propriété... Le canal était là, derrière le cimetière, à moins de vingt mètres, débouchant un peu plus loin dans l'étang ; vingt mètres infranchissables, protégés par un grillage de plus de deux mètres de haut !

Quand soudain un grand pin, un vénérable centenaire, s'offrit pour les sauver. Son tronc creusé par la maladie céda sous l'assaut des flammes. Il s'abattit sur le mur du cimetière et rebondit en tournoyant, emportant avec lui un long pan de clôture.

Le jeune mâle y vit une chance. Malgré la chaleur et les flammes, il poussa la famille dans la brèche qui venait de s'ouvrir. Lui-même fit écran de son corps pour protéger les plus jeunes. En quelques secondes, ils étaient tous dans l'eau, nageant d'instinct vers l'étang.

Le vent tourna !

Alors que les sauveteurs pensaient que l'incendie allait s'échouer sur les rives du lac de Cazaux, Éole en décida autrement. Un vent de terre, asséché par la canicule qui sévissait sur tout le sud-ouest, se leva. Les flammes abandonnèrent le plan d'eau pour repartir vers l'ouest, à l'assaut des dunes, en direction de l'océan.

Les pompiers réfugiés sur la plage, informés par radio, savaient qu'ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes et rentrer à pied : routes et pistes étaient jonchées de pins calcinés, que seuls les engins de combat engagés contre l'incendie auraient pu franchir. Mais ils étaient mobilisés ailleurs, avaient d'autres priorités.

C'était quoi ? À peine dix kilomètres ; moins de deux heures de marche ; presque rien pour ces hommes et ces femmes très entraînés. Ils se mirent en route vers le nord, sur la piste cyclable. Les cadavres d'arbres effondrés sur leur chemin les rappelaient en permanence à leur impuissance.

La mort dans l'âme, ils devaient visiter les estaminets abandonnés pour y trouver quelques bouteilles d'eau potable et se rafraichir.

Peu après avoir avalé plus d'un litre d'eau minérale, Gaby, un des pompiers s'écarta de la piste pour uriner dans le fossé. Son attention fut attirée par un mouvement. À ses pieds, deux yeux, tapis dans les fougères, l'observaient. L'animal frissonnait, de peur, sûrement pas de froid. L'homme était tout aussi intimidé ; venant d'une banlieue urbaine, il n'avait encore jamais rencontré de chevreuil... Il descendit lentement vers l'animal. Trop affaibli, celui-ci ne chercha pas à s'enfuir. S'il avait pu s'enfoncer dans un terrier de mulot, il n'aurait pas hésité.

Lorsque l'homme rejoignit la troupe, le faon dans les bras, ce fut un cri de joie ; ils avaient trouvé leur mascotte !

L'infirmier et l'ajointe du chef prirent le temps d'examiner l'animal, de désinfecter et panser sa patte blessée. Ils n'avaient rien pour le nourrir, mais pouvaient l'hydrater. Un poinçon perfora le bouchon d'une bouteille d'eau, que l'animal se mit à téter avec avidité.

Avec la chemise de l'un d'entre eux, ils improvisèrent un sac ventral pour transporter le bébé chevreuil. Naturellement, Gaby fut désigné pour le porter en premier. Une tâche qu'il refusa d'abandonner jusqu'à leur retour au QG, à l'hippodrome de La Teste-de-Buch.

En chemin, il s'était efforcé de calmer l'animal, très craintif, tremblant de peur. A force de caresses sur le crâne, de gratouillis sur le dos et sous le ventre, il avait réussi à gagner sa confiance. L'animal finit par endormir, épuisé par la fuite devant l'incendie et par le stress de son premier contact avec l'homme.

Le pompier, lui, pensait à ses enfants, qu'il avait portés ainsi sur son ventre au cours des semaines et des mois qui avaient suivi leur naissance. Des adolescents maintenant. Il savait qu'ils s'inquiétaient pour lui, tout en tentant de rassurer leur mère. Il n'avait jamais eu autant hâte de rentrer les embrasser.

Une semaine plus tard

Entre la plage de La Salie au sud et la Dune du Pyla au nord, l'incendie dévore les bois et les campings, menace les hôtels, les restaurants et les habitations. Après Cazaux, les villages des Miquelots et du Pilat-sur-Mer ont été évacués, leurs habitants priés d'aller se protéger ailleurs, et surtout de ne pas risquer d'entraver l'action des combattants du feu.

Des milliers de lapins, de chevreuils et de sangliers se sont réfugiés sur le sable, coincés entre l'eau et le feu. Peu à peu, ils se sont habitués aux déflagrations sonores, explosions de bonbonnes de gaz dans les tentes et les caravanes en flammes.

Le pic d'angoisse intervient quand la marée atteint son plus haut. Il faut alors se réfugier dans les dunes. La chaleur y est plus intense, l'air saturé de fumées, quasi irrespirable. Plane le risque qu'une flammèche embrase les tuyaux desséchés... Ah ! Comme ils aimeraient être oiseaux en ces instants.

Certains tentent alors le tout pour le tout. Se jetant à l'eau, ils partent en nageant vers le sud, malgré les vagues souvent violentes, contre les courants qui remontent du golfe de Gascogne. De nombreux cadavres s'échoueront plus tard sur les plages, dont la décomposition enrichira l'air d'effluves nauséabondes.

Mais ce long trait de plage est une arche de Noé. Combien y sont morts ? Combien y ont survécu, qui repartiront bientôt repeupler la forêt ?

La camionnette se présente à l'entrée de l'hippodrome, le QG des pompiers. À son bord, deux jeunes gens. L'une est cheffe de cuisine d'un hôtel-restaurant reconnu ; l'autre cadre d'un hypermarché local. Les deux entreprises ont uni leurs forces pour offrir un peu de qualité aux secours. Il n'y a pas que le

sandwich jambon-beurre ou jambon-gruyère dans la gastronomie d'urgence française !

Pendant que l'un ouvre les portes arrière pour décharger les caisses de victuailles et les packs d'eau, l'autre sort de sa besace un biberon et une bouteille de lait de chèvre. Le faon est déjà là, qui les attend.

Une lieutenant des pompiers tempère l'enthousiasme : « Si vous le nourrissez trop longtemps, il ne sera plus capable de retourner à la vie sauvage. Dès que le zoo sera réouvert, il faudra que les vétérinaires le prennent en charge, et que nous l'oublions un peu... »

La camionnette prend le chemin du retour. Ses passagers ont le cœur un peu moins léger...

Bordé de plages, de lagunes, de marais et de dunes, l'étang de Cazaux (et de Sanguinet) s'étend sur près de quinze kilomètres vers le sud. Une distance que la famille chevreuil a parcouru tranquillement, au rythme des plus jeunes, mettant pied à terre pour se reposer et se restaurer, sans jamais s'éloigner du rivage par peur d'un retour de feu.

Au bout d'une semaine, ils abordent un domaine étonnamment manucuré : des pelouses tondues rases, où l'on ose à peine poser le sabot ; des abords savamment entretenus pour paraître sauvages ; mais aussi, ici ou là, des sols retournés par les sangliers.

Le Golf de Biscarosse ! Un havre de paix pour les grands animaux qui ont réussi à fuir l'incendie. La nourriture y abonde ; on y est tranquille la nuit. Bien sûr, dès le matin, des humains tentent de les chasser avec de drôles d'armes. Mais ils tirent leurs balles, le plus souvent, vers le découvert, là où il n'y a aucun animal...

Septembre 2022

Cachant les larmes de colère qui lui montent aux yeux, avec une lenteur mesurée, la Préfète de Gironde et de Nouvelle-Aquitaine pose le combiné de son téléphone sécurisé sur son socle. Si elle avait été seule, elle l'aurait volontiers envoyé se fracasser contre le mur.

En face d'elle, le maire de La Teste-de-Buch est ébahi ; il ne parvient pas à croire ce qu'il vient d'entendre.

« Madame la Préfète, les fédérations de chasse des Landes demandent une augmentation de leurs droits d'abattage. Avec les incendies en Gironde, beaucoup d'animaux sauvages ont migré vers le sud. Cette surpopulation provoque des dégâts. De plus, vous avez suspendu les droits de chasse dans votre département. Nous demandons donc que, pour cette année, nos droits soient égaux au cumul de ceux de la Gironde et des Landes l'année passée. »